

Nuit Grave

Ou Cognac dans les poches

Di

Francesco Forlani

Une nouvelle écrite par un italien en français, sans accent

Ce fut un évènement, sans aucun doute.

Or il y a deux sortes d'évènements : ceux qui surviennent à l'improviste et soudain dans la vie des gens pour bouleverser l'ordre préconstitué, le joli cadre des habitudes et des rôles joués dans cet extraordinaire théâtre de l'existence et qu'on désignera avec le nom de destin. De toute autre envergure les évènements qui au contraire se passent pour remettre de l'ordre dans le chaos, restituer aux voyageurs une boussole, des coordonnées bien figées et claires pour une feuille de route définie et sans surprise.

Le fait est que personne n'aurait imaginé qu'une telle nouvelle allait exploser au coeur d'une charmante ville de Charente en important dans l'éclat, les petits châteaux de sable que chacun des habitants de Cognac avait dans le temps et dans la discrétion construits.

Et puisque tout évènement pour être tel doit bien porter un nom, comme d'ailleurs les tempêtes de vent et de pluie qui avaient matraqué la Cote Ouest du pays, Ciaran et Domingos, ceci s'appelait Yak, tout sec. Et s'il est vrai que la gravité ou autorité d'une nouvelle est certifiée par l'ambassadeur chargé de la communiquer, dans notre cas, les Hermès de notre histoire ce furent dans l'ordre Jay-Z, 50 cents et Snoop Dog, des noms qui manquent certes de la connotation mercuriale mais qui marquaient d'un pas ferme et précis toute la scène underground newyorkaise. Le coup d'envoi, en vérité ce fut l'artiste Usher à le donner avec un vidéoclip qui avait ravagé les réseaux sociaux à la vitesse d'un tsunami. Inspiré par Edgar Allan Poe, il avait quand même réussi à arrêter la chute libre du Cognac et de ses maisons les plus nobles et blasonnées pour faire remonter en flèche les chiffres d'affaires et faire sortir de la crise le plus pure des spiritueux de l'Hexagone. Un storytelling efficace et direct des gangsta en l'an 2000 avait ainsi mis fin au siège des troupes de Rhum et Tequila, Whiskey et Vodka aux portes de la Gironde exactement comme les G.I. black américains en '45.

Or, on le sait bien que toute victoire comporte un prix à payer et pour Cognac c'était de verser une caution au monde des cocktails pour sortir de l'univers ringard pour certains, traditionaliste pour d'autres, et laisser prendre le pieds aux verres en cristal des jeunes filles dansantes au milieu des pistes hipster.

Jusqu'ici tout allait bien, la région pouvait attendre des recettes financières dignes de ce nom alors que les Lazzari de l'histoire pouvaient encore une fois signer une alliance précieuse avec les grands bourgeois comme autrefois les sans-culottes avec les aristocrates accouchés par le siècle des lumières. La question, car il y en avait une et pas moindre, était que la communauté de la ville avait, tout au long de la grande crise et bien avant, trouvé un agencement en mesure de la préserver dans ce qu'il y a de plus précieux dans l'identité d'un groupe, c'est-à-dire le lien social et le sentiment d'appartenance à quelque chose qui puisse affranchir les gens de leur solitude. Dans toute société, chaque milieu se caractérise par des signes distinctifs qui rendent reconnaissable l'identité sociale d'un individu et sans faire de distinctions entre classes économiques ou de prestige culturel du moment que tout se joue au niveau des maisons.

Si vous allez vous asseoir, par exemple, à une table en terrasse de la Renaissance, en Place François Premier, vous pourriez avec un peu d'exercices du regard et quelques conseils des habitués, reconnaître avec aisance quelqu'un qui prête service chez Camus, ou un employé de la maison du Baron Otard, la littéraire Maison Frapin,(ou ça cogne ou ça frappe, le Cognac c'était le slogan) ou Hennessy, vrai Formule 1 de la scuderia Cognac, avec la même précision et clarté, la bonne connaissance pour dire de quelqu'un s'il était ouvrier chez Fiat ou Ferrari. Tout

était dans la posture, dans la manière de marcher mais aussi, parfois, dans l'aura qui suivait le passant comme une lumière, et qui restent longtemps après le passage à la façon des larmes de vin dans les verres à pied.

Jusqu'ici tout allait encore bien ; chaque ville se prête à ce type d'exercice très en vogue en pleine révolution industrielle et qui consiste à établir une taxinomie, à classer choses et personnes grâce à des modèles extrêmement précis. C'est là, toujours assis à la même table de la Renaissance, que vous repensez à la magnifique nouvelle d'Edgar Allan Poe, encore lui, dans l'Homme des foules qui, fait vivre à son protagoniste, qui un peu vous ressemble, l'abîme d'une découverte, le désarroi d'un observateur attentif et fin qui n'est pas capable de comprendre à quelle couche de société, classe, échelon, étage avec ou sans ascenseur appartient l'individu qui se fait remarquer dans les allées venues d'une masse de gens en mouvement. Vous y aviez bien reconnu des banquiers, de simples fonctionnaires, des secrétaires dans cette vague informe de visages, et pourtant ce petit bonhomme qui semble égaré au milieu de tout ça, vous n'arrivez pas à le classer, et cette chose vous tracasse à tel point que vous êtes obligé de quitter votre place pour le suivre dans son errance et enfin comprendre sa direction, le sens.

Il y a un style pour chaque maison de Cognac et c'est d'ailleurs la raison pour laquelle les distilleries, on les appelle « maisons » à l'instar des ateliers de couture, des maisons de mode parisiennes.

Alors assieds-toi cher voyageur, sur la place du Marché, entre le temps d'un fromage, avec ses vitrines en or blanc qui guettent et séduisent quiconque se trouve dans les parages, et le temps d'un bon verre à la Cave Saint Léger, et tu verras devant tes yeux émerveillés de vrais défilés d'hommes et femmes griffés Martel, Rémy Martin ou Pinard et si tu as l'impression que les différences sont moindres, que sur le fond toutes se ressemblent, et bien tu risques de perdre l'essentiel car tout se passe à la surface. Ce qu'il y a de plus profond chez l'homme c'est la peau, n'est-ce pas ? Car c'est dans certains détails, variations imperceptibles qu'on peut saisir l'appartenance à une maison plutôt qu'à une autre.

Souvenez-vous chers amis cette scène magnifique où Mitterrand, interprété par Michel Bouquet, s'interroge sur la couleur de la France. Il cite Rimbaud, le poème Voyelles et ses couleurs, convaincu que la même chose pourrait se passer pour les pays et classer une nation selon sa couleur. L'Italie, l'Allemagne, l'Espagne défendent leurs couleurs, dit-on, pas Mitterrand qui d'une voix grave nous révèle que la couleur de la France c'est le gris, « le gris profond des toits, le gris parfumé de la lavande de Provence, le gris vert de la Champagne. » Le gris a mille nuances que seulement les idiots ne savent pas reconnaître. Ainsi, la palette des mille maisons de cognac pourrait paraître la même et pourtant rien n'est plus faux car chacune a son identité, sa communauté, son monde, ses enseignes, et chaque acolyte, les alcoolites, ses habitudes, son style, celui des maisons où leurs âmes se sont dessoiffées.

Or, jusqu'ici tout va encore bien, conscients quand même que la théorie Mitterrand pourrait s'appliquer à n'importe quel terroir ou produit connu par son étiquette généraliste, Mozzarella, par exemple sans fournir aucune indication sur sa forme, sa saveur, la provenance du lait, du pâturage, le paysage qui se cache derrière chaque pièce, s'il s'agit de treccia, bocconcino, fiordilatte, codino, burrata, bufflonne ou vache, si son origine est au nord ou au sud de Naples, à Battipaglia ou Mondragone. Mitterrand, le dernier des Présidents, né à Jarnac, à une poignée de kilomètres d'où vous êtes et en vous promenant dans les ruelles du centre historique de cette ville qui reste charmante malgré la grisaille et la pluie d'automne, la même question présidentielle resonnera en vous : tu as vu ce ciel ?

Une question, que dans une équipe de foot seulement, un gardien de but peut se poser,

comme l'ont fait Camus, Albert pas la maison ! Et Mitterand, justement.

On n'aurait encore rien vu si on s'arrêtait là car l'événement majeur ici c'était un autre, en couvrant une période de plusieurs décennies, une révolution qui avait été fondamentale pour la ville et que l'orage Yak mettait à risque et péril.

En fait, bien avant cette révolution, une règle d'or, une loi non écrite s'imposait à chaque foyer, tous les cafés, marché couvert ou en plein air, péremptoire et indiscutable : tu n'auras point d'autres alcools devant ma face. Il fallait à tout prix honorer dans l'Olympe Alcoolique un seul Dieu, au nom toutpuissant et foudroyant : Cognac.

Aucune dérogation possible, pas question d'exposer derrière le zinc des bouteilles de Calvados ou pire Armagnac, Whiskey ou Vodka ; pour aucune raison au monde évoquée dans les cartes des cafés et des restaurants le mots Cocktail, Spritz ou Ammazacaffé. En cas de non-conformité de la part des propriétaires ces derniers risquaient du jour au lendemain de perdre tous leurs clients avec une chute du chiffre d'affaires, improvisée et insoutenable. Et la même chose pouvait se passer dans les domiciles privés. Bien évidemment il n'y avait pas de contrôle de la part de la Police ou d'autres forces d'ordre public mais quand même, si à la fin d'un diner entre amis, la maîtresse de maison proposait aux invités un Gin Tonic, elle courrait le risque de se trouver un nombre impressionnant de PV ou l'annulation d'un prêt bancaire sans une vraie raison comme lorsque votre mari ou femme vous quitte pour partir avec votre meilleur ami.

En raison d'une particularité anthropologique de ces lieux, bien illustrée par le philosophe américain Jan Hacking dans *Les fous voyageurs*, ou bien la dromomanie d'Albert Dadas, le Bordelais qui en 1887, fut la première personne à recevoir le diagnostic de fugueur pathologique, un tel ordre ne pouvait pas durer longtemps.

Peu à peu les habitants de Cognac avaient formé de petits groupes, des compagnies underground ressemblés par des affinités sélectives mais surtout construites autour des boissons alcooliques préférées à l'enseigne des mouvements hérétiques du moyen-âge. Au lieu des frères Dulciniens à défier le Dieu des Spiritueux on trouvait les Heideggériens, dont le chef était une professeure de philosophie très cultivée et généreuse, passionnée de son travail et du liqueur Jägermeister alors que la congrégation Gin Tonic était plutôt animée par des littéraires comme une fille aux modes gentilles, Gina, et Toni, operateur sociale et expert en médiation sociale. Gina et Toni étaient leurs vrais noms mais dans les réunions ils se faisaient appeler Cloé et Patrick, comme d'ailleurs la trésorière dont le vrai nom était Gèneviève mais qui se faisait appeler Nicoletta. Les Champagnards, quant à eux, se réunissaient dans la véranda de Sergio, Dante, et Béatrice et on pouvait y rencontrer surtout des gens originaires de Reims. La secte Cuba Libre, qui se retrouvait le matin à 11h aux tables de la Renaissance avant de se diriger dans l'ancien siège du Front Populaire, se divisait en Guevaristes et Castristes, et le Rhum, bien évidemment était leur Bible comme autrefois le livre rouge de Mao.

A l'instar de certaines rivières souterraines, des Karst qui de la Rochefoucauld s'éten-
daient jusqu'aux grottes de Queray, ce flux d'esprits profondément laïques ignorait la terre du bas vers le haut avec leur savoir et le Graal distillé qui changeait de nom selon la poche.

Les poches, tel nom s'était ainsi imposée d'une manière unanime – et pourtant aucun groupe connaissait le nom des adhérents aux autres mouvances- lorsque chez le coiffeur d'en face – on ne peut pas donner plus de précisions- un jolie couple de bénévoles de la culture, militants des lettres et anciens employés de la poste, Alida et Pietro, réfléchissait à voix haute sur la particularité locale d'appeler les sacs des cours, des poches et surtout pour l'évocation des vers de Rimbaud, je m'en allais, les poings dans mes...

Au finale une bonne vingtaine de poches secrètes traversaient la ville comme veines pulsantes de vie, d'eau de vie.

Mais alors, comment reconnaître un adhérent à la poche Champagne, par quel signe le distinguer d'un militant Gin Tonic, ou d'un affabulateur Jägermeister?

La loyauté des pochistes était l'héritière de la tradition française des résistants incarnée par Jean Moulin, et pour rien au monde un associé aurait trahi ses compagnons. On savait- mais comment ? - que dans une même famille le mari était l'obscur des fréquentations pochistes de sa femme et vice-versa alors que leurs enfants ignoraient tout.

Encore une fois, la seule manière de réussir à repérer l'appartenance aux différentes poches par l'attitude, le style, les objets de conversation et probablement par un tatouage car, il faut bien l'admettre Cognac est la ville avec le plus grand nombre de tatoueurs par mètre carré.

Parfois l'origine non autochtone des riverains pouvait aider dans cette mission de repérage et si une famille originaire de Reims avait décidé de s'installer ici où les gens sont aimables et le climat très doux, on pouvait en déduire à quelle poche pouvaient appartenir les habitants d'une région la Champagne où, comme le nom l'indique, on y boit le Champagne, avec cette petite anomalie du changement du genre, de l'article de féminin au masculin, ce qui explique le fait que les maisons plus prestigieuses affichent sur l'étiquette la désignation de Veuve.

La poche Americano pourrait se deviner par son italian touch alors que la poche Calvados serait plus difficile à détecter quoique le fait de se promener avec sous le bras un livre de Michel Houellebecq pourrait donner un indice. Tout comme pour la poche Cannonau qui réunissait une dizaine de citoyens originaires de Sardaigne et des participants à un Cineforum Europe assez connu dans la région, une poche qui s'appelait Bellas Mariposas pour l'amour que sa fondatrice, Marion Piras, portait à l'écrivain Sergio Atzeni.

Alors chers visiteurs, encore une fois, armez-vous d'un crayon et d'un joli carnet, on en trouve facilement à la librairie du Texte libre, et librement tentez, assis au soleil, de tout noter, une grimace, un tic, un discours, le quotidien qu'ils lisent sur une des tables, la marque de cigarettes, les chaussures, l'aura qu'ils ont car s'ils ne l'ont pas, sont ceux qui n'appartiennent à aucune poche, pour pouvoir cartographier d'une manière exhaustive le réseau de courants karstiques qui composent l'âme de cette ville charmante au coeur de la Charente.

Si seulement.

Si seulement l'endorsement d'un hipster ne se serait pas abattu sur la commune en crevant les poches l'une après l'autre. Le Cognac contracté en Yak avait provoqué un tel scandale que d'un coup toutes les poches avaient décidé de se ressembler et donc disparaître pour sauver l'honneur d'une terre qui avait accouché d'un élixir pur et corsé, une barrière à la conversion désormais totale dans la foi capitaliste. Il fallait alors tout oublier et revenir à la règle d'or, anarchistes, conservateurs, réacs jamais de la vie. Restituer à la terre ce qui appartient à la terre.

Au moins que.

Au moins que la veille de votre départ, en allant dîner au Coq d'Or pour déguster les huitres de Charente ou un filet mignon comme tout au moment de régler la dolorosa, une fille aux

cheveux noirs, aux yeux noirs, aux traits d'une chamane Perse et fine comme une gitane, ne vous pose pas une question qui réclame une réponse.

Alors vous hésitez, le temps de votre séjour s'est écoulé à telle vitesse qu'il a cassé les bancs à la manière d'une Charente engorgée de pluie, et ainsi chaque visage croisé, toutes les histoires que vous avez entendues se posent sur le tapi en velours de votre mémoire. C'est lorsque la jeune fille, voyageuse comme vous, lèvera son regard du verre à pied où il avait plongé, par timidité, quelques instants après vous avoir demandé, comment on fait pour devenir écrivain, vous proposera : Je peux vous offrir un verre ? que vous aurez la sensation de recevoir les clés de la ville.

Et il vous revient à l'esprit l'adagio du Saint Buveur, légende des écrivains hors la loi.

C'est ça le problème avec la gnôle, songeai-je en me servant un verre. S'il se passe un truc moche, on boit pour essayer d'oublier ; s'il se passe un truc chouette, on boit pour le fêter, et s'il ne se passe rien, on boit pour qu'il se passe quelque chose, signé Charles Bukowski.

Et c'est seulement en ce moment-là, que vous repartirez avec Cognac dans les poches.